

J'AI VU BRÛLER LA CATHÉDRALE DE TOUL...

Je vivais ma onzième année dans un singulier mélange de jours heureux, au milieu d'une famille aimable et aimante et de nuits agitées, troublées par des fantasmes effrayants, où la peur de mourir me tenait éveillé, ou bien me réveillait, hurlante ou couverte de sueur.

Ma mère commençait à s'inquiéter sérieusement, car malgré son diagnostic personnel, qui tendait à mettre ce désordre nocturne sur le compte de « l'âge qui me travaillait », rien ne calmait les cris que je poussais chaque nuit, et qui réveillaient toute la maisonnée !

Moi, je savais bien pourquoi je hurlais ainsi de frayeur, mais je n'osais pas le dire...

Je ne voulais plus m'endormir, depuis que la sœur Appolonie, qui nous enseignait le catéchisme en vue de notre communion solennelle avec un excès de zèle religieux qu'aurait condamné Freud, nous menaçait d'une mort subite de nuit, si nous n'avions pas récité, au moins, un acte de contrition avant de nous coucher, ceci pour les péchés que nous avons pu commettre dans la journée. Pire, elle nous mettait dans l'esprit l'obligation d'aller demander pardon à celui ou celle que nous avions offensé ou lésé.

Or j'étais, il faut le dire, d'une nature assez portée sur la farce, et même, je commettais de petits larcins sur les arbres des voisins, moi qui n'avais qu'à tendre la main pour atteindre ceux de mon père. Mais il est bien connu que ce que l'on prend est cent fois meilleur. Et quand je m'étais offert quelques cerises sur l'arbre du père Morlon, ou une pomme du père Marouzé, personne ne m'aurait convaincue d'aller m'en excuser auprès de ces braves gens. J'avais bien trop peur qu'ils n'en parlent à mon père.

Mais le soir quand, enfermée dans ma chambre, la lampe allumée, je restais des heures entières dans les transes, attendant le « signe » avant-coureur de cette mort, Dieu comme j'avais peur ! Que de nuits blanches ai-je passées ainsi ! Face à mon lit, sur un papier peint de fleurs de géraniums, une grande gravure encadrée de bois doré représentait la cathédrale de Toul, immense, avec ses deux tours crénelées, sa dentelle de pierre, sa rosace et son grand portail, devant lequel quelques passants ressemblaient à des moucheron perdus aux pieds d'un mastodonte.

Mon père m'avait dit un jour qu'elle était très vieille, et comptait plus de neuf cents ans d'âge. Neuf cents ans ! Dans ma petite tête studieuse s'opérait un curieux rapprochement... La grand-mère Engel, notre

voisine, que l'on appelait la Mamme, avait déjà quatre-vingt ans et elle était vieille, si vieille... Alors, neuf cents ans ! Cela faisait... plus de onze fois l'âge de la Mamme ! C'était extraordinaire ! Mais sur la gravure, elle paraissait toute neuve.

Je la connaissais par cœur cette cathédrale, sans l'avoir jamais vue autrement que sur ce tableau. Tant de fois, pour oublier ma peur, je la regardais, depuis le bas, où s'inscrivait le nom du graveur, dont je ne me souviens plus, jusqu'en haut des fleurons de pierre ajourée.

Quelle façade magnifique !

Mon père m'avait expliqué qu'elle était l'une des plus belles de France. De style gothique, très proche du flamboyant... Au-dessus du portail majestueux, s'élançaient deux gâbles et un foisonnement de pinacles de pierre dentelée, entourant la rosace, et puis les deux hautes tours, avec leurs fenêtres en ogive, décorées de balustres ajourés, qui semblaient se perdre dans le ciel. Mes yeux, fatigués, se perdaient eux aussi dans les balustrades de pierre...

Nous étions au mois de juin, la nuit était douce, et la fenêtre de ma chambre, ainsi que le volet, étaient ouverts... J'entendis sonner quelques coups à l'horloge de l'église et frissonner le feuillage de la glycine courant sous le rebord de ma fenêtre. Je ne pouvais plus lutter contre le sommeil qui, lentement, endormait mon esprit craintif. Tenant, à force de volonté, mon regard fixé sur la belle cathédrale, je dus enfin sombrer dans un demi-sommeil, peut-être une heure, peut-être deux...

Je fus éveillée soudainement par un cri lointain mais cependant très perceptible : « Au feu, au feu ! », criait une voix. Mon premier réflexe fut de constater que ma lampe était éteinte, sans doute par ma mère, venue voir si j'étais calmement endormie. Mais ensuite mon regard se porta sur le mur et, ô stupeur !, je vis très distinctement la cathédrale en flammes !

Alors je me mis à hurler : « Maman ! Maman, la cathédrale brûle, viens vite ! ». J'étais au bord de la crise de nerfs. Les deux poings serrés contre ma bouche, complètement paniquée, je regardais ce rougeoiement... J'entendis ma mère qui disait : « Cette fois, Ernest, c'est sérieux, il faut appeler le médecin ».

Ayant grimpé à toutes jambes l'escalier menant à ma chambre, elle me découvrit pleurante et frissonnante, tendant la main vers la gravure, incapable de dire un mot. Une lueur rouge embrasait toute la pièce, et ma mère courut à la fenêtre.

« Seigneur, dit-elle, le feu est au Val ! Faites que ce ne soit pas chez les enfants ! » Puis elle se retourna vers moi et me força à me lever. Elle me montra l'incendie qui, dans le bas du village, ravageait un immeuble et se reflétait sur la vitre de la gravure !

Alors je n'eus plus peur pour moi, mais pour ceux qui, là-bas, risquaient de périr brûlés. Je descendis avec ma mère, et nous pressâmes mon père de se lever, afin d'aller faire la chaîne de l'eau avec les villageois qui commençaient à courir sous nos fenêtres. Dieu merci, ce n'était pas notre seconde maison, où vivait mon frère, qui brûlait. C'était celle d'un marchand de vaisselle. Tout fut anéanti.

J'achevai ma nuit dans le lit de mes parents, bien contente toute de même pour la cathédrale de Toul qui, là-haut, était intacte sur le mur. La moustache de mon

Ce texte paru dans les **Études Toulaises n° 23, de 1981**, n'est pas, évidemment, un témoignage de l'incendie de la cathédrale. À ce sujet, on se demande s'il existe, aujourd'hui encore, un témoin oculaire de ces journées tragiques du 18-22 juin 1940 ? Dans les circonstances de la « bataille de Toul », les habitants de la ville n'ont pas passé la nuit dans leur lit, mais dans des caves, des fossés ou sous la protection des casemates des remparts... Le livre de Pierre Ordioni, « Les cinq jours de Toul » (R. Laffont, Paris, 1967), ne comporte, curieusement, aucun récit de l'incendie et du bombardement de la cathédrale. C'est en vain que nous avons cherché, dans les archives, un témoignage oculaire de cette catastrophe. Nous

père sentait la fumée... Ma mère tenait ma main. Le jour commençait à dessiner des cœurs dans les volets de bois, comme ceux de la dentelle de pierre des balustrades. Ma cathédrale ! Bien sûr, je l'ai revue depuis, en vrai, avec sa dentelle de pierre, ses volutes, bien vieillie, certes ! Mais je sais maintenant qu'elle ne peut pas mourir, elle. La poussière des ans lui a causé bien des rides, mais elle restera là, longtemps, pour témoigner de la foi et du travail des hommes.

La si jolie gravure a disparu dans les vicissitudes d'un partage... Mais je regrette bien qu'elle ne m'ait point échoué en héritage, en souvenir de cette onzième année où je crus bien la voir brûler sur le mur de ma chambre !

Marie-Rose PRUNIAUX-MUNIER,
Maron, le 24 février 1981

pouvons fournir cette photo anonyme de la cathédrale enveloppée d'un panache de fumée, sa toiture embrasée, et vue d'assez loin, mais offrant un spectacle similaire à celui de l'incendie d'autres cathédrales tel, tout récemment, celui de Notre-Dame de Paris. Nous faisons donc appel à témoignage. Quant aux origines exactes et aux circonstances précises du sinistre, elles restent un problème historique entièrement à étudier.

**Voir aussi : Bernard HUMBERT,
Toul en juin 40, une ville de l'Est dans la
tourmente, Études Toulaises, n°18, 1980, 75 p. ill.**

